



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra.  
 Chapeau de paille d'Italie orné de feuilles bordées de Marabouts, Robe  
 de batiste garnie d'un biais brodé en soie pèlerine de tulle. Des magasins de  
 la Reine Elisabeth, Rue neuve des petite charmes N<sup>o</sup> 55.





**PETIT  
COURRIER DES DAMES,  
ANNONCES  
DES MODES ET DES ARTS.**



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

**MODES.**

BIEN des jours se sont écoulés, bien des *Petits Courriers* ont paru depuis que, par une indiscrete révélation, nous avons appris de quel luxe étaient les jolis fermoirs des jarretières de nos élégantes. Nous avons dit qu'une petite serrure d'or, encadrée dans de l'émail, fixait l'élastique renfermé dans le moire ou le satin blanc; et, après nous être avancées aussi témérairement dans les détails secrets de la toilette, nous ne devons pas résister aujourd'hui à rendre compte des grands lacets à festons d'or, qui deviennent l'accessoire indispensable des corsets en gros de Naples que toutes nos élégantes ont adoptés. Il a fallu arriver au siècle des perfections pour atteindre cet excès d'une recherche qui s'étend jusqu'au bout d'un lacet, et à laquelle sans doute J.-J. Rousseau n'aurait jamais pensé lorsque,



voyant qu'il ne pouvait plus prendre la plume sans alarmer toutes les puissances de l'Europe, il protesta de ne plus écrire, et s'occupa à faire des lacets. « Puisqu'on ne veut pas que je sois homme, disait-il, il faut bien que je devienne femme. » Une demoiselle lui ayant fait demander, pour le jour de ses noces, un lacet de sa façon, il le lui envoya avec ce billet : « Le voilà, Mademoiselle, ce beau » présent que vous avez désiré; s'il s'y trouve du superflu, » faites-en bon usage, et qu'il ait bientôt son emploi. Portez, sous d'heureux auspices, cet emblème de bien, de » douceur et d'amour, dont vous tiendrez enlacé votre heureux époux; songez que porter un lacet tissu par la main » qui traça les devoirs des mères, c'est s'engager à les » remplir. » Ces lignes seraient peut-être trop insignifiantes pour être répétées, si un nom célèbre ne venait y attacher quelque attrait, et nous avons pensé nous-mêmes que rappeler cette petite anecdote était le seul moyen de donner un peu d'intérêt à la futile bagatelle dont nous venions de nous occuper.

— Les robes en cote-pali, si simples par leur tissu, si modestes par leur prix, sont devenues aujourd'hui, par les broderies qu'on y adapte, une toilette des plus élégantes. Celles à fond de couleur, brodées en soie blanche, sont du plus brillant effet, et doivent être considérées comme robes de parure; mais celles brodées couleur sur couleur, offrent un charmant costume de fantaisie propre à toutes les occasions. Quelques-unes sont garnies de deux volans qui, posés en serpentant, laissent apercevoir, dans l'intervalle des garnitures, des bouquets assortis au dessin des volans. Sur d'autres robes on ne voit qu'une broderie exécutée sur le jupon même, et sans aucune autre garniture. Ces broderies, qui montent jusqu'aux genoux, représentent le plus souvent des petites guirlandes qui se croisent en formant damier ou figurant un treillage. Nous citerons surtout les robes ornées d'un seul volant très-haut et très-richement brodé, dont la tête retombe en figurant un second petit volant au-dessus du premier. Au-dessus de ce volant sont brodées, sur le jupon, des fleurs qui forment des palmes très-hautes et qui sont de l'effet le plus élégant. Enfin, pour terminer nos descriptions sur les toilettes en cote-



pali, nous dirons que les couleurs les plus tendres sont celles qui y conviennent le mieux : des gris de mille nuances, des verts pâles, des solitaires très-clairs, et pour les broderies blanches, le bleu et le rose.

— Nous avons enfin aperçu quelques variations dans la forme des corsages ; le plus gracieux appartenait à une robe en gros de Naples couleur cendre, et brodé en soie cerise et solitaire foncé. Ce corsage, assez long de taille, est formé d'abord par une large ceinture qui, montant en pointe vers la poitrine, sépare une draperie qui marque la gorge, et s'arrête en formant le carré de chaque côté des épaules ; une seconde pointe, parallèle à celle-ci et partant de la même ceinture, descend vers la taille où elle figure un petit corset très-échancré sur les côtés : il se fixe derrière par trois boutons ou un nœud. Le dos, drappé vers le haut, se ferme aussi par des boutons, et le jupon, froncé à petits plis tout autour de la ceinture, est échancré sur le devant afin d'égaliser le tour de la robe.

— On vient d'ajouter sur plusieurs canezouts des draperies qui ont une grâce charmante ; ce sont deux espèces de barbes qui partent des jokeys : celles du devant se croisent sur la poitrine, celles du derrière viennent se joindre en formant cœur sous la ceinture. Les bouts dépassent un peu la ceinture et tombent sur les plis du jupon. Les dentelles, qui garnissent les draperies, celles qui bordent le devant et les côtés du canezout, présentent un ensemble plein de grâce et de richesse.

— Les parasols sont cette année presque aussi grands que de petits parapluies ; les plus élégans sont en gros de Naples à carreaux. Point de franges ; les manches généralement en bambou à cause de leur légèreté.

— Les manches en baleine pour mettre sous les manches à gigot, sont d'une invention des plus utiles. Grâce à ces petits ballons, que rien ne peut affaisser, les manches conservent toute leur fraîcheur, et les schalls et les écharpes peuvent être impunément jetés sur les épaules.

— Les bracelets se portent toujours par deux ou trois paires à la fois. Ils ne sont presque jamais appareillés. On en voit de très-jolis formés par douze petites chaînes réunies sous un fermoir en antique.



## MEMOIRES DE M. G. J. OUVRARD,

*Sur sa vie et ses diverses opérations financières; troisième partie, ornée d'un portrait et de deux fac-simile de l'auteur.*

Dès leur apparition, les mémoires de M. Ouvrard captivèrent l'attention et excitèrent un intérêt général en sa faveur, chez un peuple où l'esprit excuse tout. La seconde partie suivit de près la première : elle fut rapidement arrachée de chez tous les libraires; mais, quel désappointement ! tout entière consacrée à la justification du munitionnaire général, elle ne paraît pas avoir été d'un grand poids devant le tribunal de police correctionnelle, et le chargea, devant celui de l'opinion publique, d'une accusation bien plus impardonnable que les précédentes; celle d'avoir été ennuyeux. Dans son troisième volume, M. Ouvrard paraît avoir cherché à conjurer l'orage qui menaçait sa fortune littéraire d'un sort non moins funeste que celui qui l'a frappé dans sa brillante carrière *politico-financière*. Il a grossi ses pages d'une foule d'anecdotes, dont quelques-unes, telles que celles sur Jérôme Bonaparte, Mac-Grégor, Talma, méritent qu'on lui sache gré de n'avoir pas charmé les ennuis de sa captivité trop aux dépens de ses lecteurs. Cependant, on ne peut disconvenir que cette dernière production n'offre une triste preuve de l'influence de notre situation physique sur notre capacité morale. Quelle différence entre le brillant narrateur qui, dans la première publication, s'était monté à la hauteur des grandes scènes où il se montrait, et le conteur de Sainte-Pélagie ! L'associé du roi des Espagnes et des Indes, le régénérateur de la monarchie de Charles-Quint, le créateur du crédit français, etc., réduit à n'avoir plus pour compagnon que le cacique imaginaire des Poyais, les spéculateurs ruinés de la capitale, semble s'être proportionné au cercle de malheureux qui l'entourent, et à la petite et sombre chambre qui forme actuellement toute la possession réelle du propriétaire de tant de superbes palais et de riches domaines. Parmi les historiettes rapportées par M. Ouvrard, nous citerons quelques-unes de celles relatives aux constructions dernièrement entreprises de toutes parts dans Paris. On y trouve une foule de traits caractéristiques de notre siècle

et de nos mœurs, ou des dangers de la cupidité et de la légèreté.

« La folie des constructions travaillait toutes les têtes ; c'était une sorte de réminiscence de l'époque de Law. Un homme s'endormait pauvre dans sa bicoque et se réveillait riche. Tout le monde se rappelle l'histoire de ce propriétaire de la plaine des Sablons qui, possesseur de six arpens tout-à-fait stériles, se trouvait heureux de les louer en tout 240 fr., représentant 4,800 fr. en capital, à un blanchisseur de Neuilly, pour y étendre ses lessives. Un beau jour, il reçoit la visite d'un individu devenu subitement un riche spéculateur. « Combien, mon cher Monsieur, lui dit-il, voulez-vous vendre vos six arpens ? » Etonné de cette proposition faite par un inconnu, le propriétaire crut lui faire une demande très-exagérée en lui répondant : « J'en veux 30,000 fr. — 30,000 fr. l'arpent, s'écria le spéculateur en chiffrant ; c'est cher ! — Vous trouvez ? lui dit le propriétaire tout ébahi. » Le spéculateur, toujours chiffrant : « Diantre ! cela fait 180,000 fr. ; allons, c'est une affaire conclue ; vous pouvez envoyer vos titres chez M. Chaulin, mon notaire. . . . »

« Au milieu de ces chimériques conceptions, le projet de Paris, port de mer, vint accroître le délire des spéculateurs ; on ne mit plus de bornes aux combinaisons. Le secret de l'emplacement du port de mer, qui n'était que dans la tête des auteurs du projet, ou qui peut-être n'était même pas là, appela les spéculations sur tous les points. Dans la plaine de Grenelle, le propriétaire d'une ferme de 7,000 fr. de revenu avait résisté à plusieurs offres, lorsque tout à coup on vint lui proposer 1,200,000 fr., qu'il accepta ; on acheta à la fois la Folie-Beaujon, le jardin de Tivoli, les marais des Champs-Élysées, Marbœuf, la plaine de Mouceaux, la plaine entière des Sablons, la plaine de Passy, la Folie-Saint-James, le parc de Clichy, les marais qui bordent le canal Saint-Martin, l'île Saint-Denis et une partie de la plaine ; enfin, le parc de Mont-Rouge. Des terrassiers arrivaient de tous les cantons pour faire des déblais plus coûteux encore que l'achat des terrains. Paris ressemblait véritablement, comme l'a dit, à une autre époque et avec moins de vérité, le roi de Wurtemberg, à



une ville prise d'assaut par des architectes et des maçons. M. Lascases, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, raconte que Napoléon avait eu la pensée de faire de Paris une ville de six millions d'habitans ; on eût dit que cette idée avait passé par toutes les têtes, tant on mettait d'empressement à détourner les capitaux de l'industrie et du commerce, pour reculer les barrières de la capitale et enfermer dans son enceinte les villes et les villages voisins. En 1822, M. Mignon avait acheté un arpent au-dessus de Tivoli pour une somme d'un million ; en 1825, son gendre, notaire à Paris, fut chargé, par une compagnie, de lui en offrir 22 millions ; M. Mignon qui crut alors pouvoir en obtenir trente, serait peut-être satisfait aujourd'hui de trouver ses déboursés. »

#### MÉLANGES.

— La girafe, pendant son séjour à Lyon, s'est montrée plusieurs fois au public ; elle était précédée d'un détachement de cavalerie, et entourée d'une garde nombreuse qui écartait la foule. Quatre nègres, les plus nègres qu'on puisse imaginer, marchaient à ses côtés. Ils avaient plutôt l'air de former sa cour que de la tenir captive, et ne contribuaient pas peu à ce que cet ensemble offrait de pittoresque. Enfin, pour que rien ne manquât à la gloire de la belle Africaine, un membre de l'Institut la suivait de près, chargé de veiller sur des jours si précieux.

La belle Africaine, qui ne se doute point d'avoir été appelée par les anciens *ovis fera*, ne paraît nullement étonnée de la foule qui se précipite sur ses pas. Elle regarde tranquillement les curieux du haut de ses quatorze pieds. Elle lèche avec son énorme langue ceux qui s'approchent d'elle ; et la première fois qu'on l'a conduite à la promenade, elle s'est arrêtée tranquillement au milieu de la cour de l'hôtel de Provence, sans s'étonner des clameurs des curieux qui y étaient réunis ; puis elle s'est mise à flairer le toit de son écurie pour y brouter quelques brins d'herbe.

Les personnes qui ne savaient pas que la girafe était arrivée, ou qui peut-être ne savaient pas ce que c'est qu'une girafe, ont été d'abord surprises de voir tant de monde



rassemblé et des troupes sous les armes. Nous avons entendu une bonne femme demander ce que cela signifiait. On lui a répondu : C'est la bête qui va sortir.—La bête ? — Oui, la bête. Et la bonne femme s'en est allée bien convaincue qu'elle avait eu affaire à un de ces individus toujours prêts à qualifier d'une manière insolente les grands personnages.

La girafe a fait une visite de politesse à la préfecture ; elle s'est long-tems promenée dans le jardin au milieu d'une nombreuse société, qui a paru très-satisfaite de ses manières affables.

Malgré les éloges que nous avons donnés au caractère éminemment doux de l'*ovis fera*, nous devons avouer qu'elle a fait quelques sottises. Les curieux ayant couru très-vite de son côté, elle a pris peur et s'est mise à galopper autour de la statue de Louis XIV, comme elle aurait pu le faire dans les déserts d'Afrique. Les nègres ayant voulu la retenir, trois d'entre eux ont été jetés par terre. Un seul n'a pas lâché prise, et est enfin parvenu à calmer le pauvre animal. Les gardes avaient beau dire au peuple de ne pas courir de peur de l'effrayer, on n'en courait que plus vite, les uns pour s'esquiver, les autres pour voir la girafe au galop, car elle n'a jamais plus de grâce que quand elle galoppe. On assure, au reste, qu'elle est très-susceptible d'émotions, et que la vue de la foule qui court vers elle lui fait *mal aux nerfs*.

— Un Anglais vient d'inventer une voiture à vapeur qui peut être employée sur toutes les routes. Il l'a présentée à l'institution mécanique de la ville de Hull, et l'a fait opérer devant une multitude de personnes qui s'étaient rassemblées pour voir cette petite merveille. C'est une voiture à trois roues, qu'on dirige au moyen d'un levier placé en avant. La machine à vapeur est en arrière. Les mouvemens sont prompts, justes et faciles. On peut faire tourner la voiture dans un cercle dont le diamètre a deux fois seulement sa longueur, et il est aisé de la faire aller en arrière subitement. Quand l'impulsion agit en ligne droite, sa plus grande rapidité excède cinq milles à l'heure, ou plus de deux lieues.

— Tivoli a ouvert ses jardins enchantés, et au pre-



mier beau jour, une fête extraordinaire va rappeler les fêtes de cet établissement superbe; en attendant, on y a fait l'expérience du barodrome, voiture d'une nouvelle invention, qui marche sans chevaux ni vapeur, au moyen d'un mécanisme très-simple. Odry, le héros du calembourg, disait, en parlant de l'inventeur : Il a inventé le *barrreau de Rome*, c'est un *forum*.

— Le gaz a manqué le 14 au Théâtre de MADAME, et l'on a été obligé de rendre l'argent aux spectateurs qui se sont trouvés dans l'obscurité. Déjà le dimanche 10 la lumière n'avait paru qu'une heure plus tard qu'à l'ordinaire; divers renseignemens qui nous sont parvenus nous donnent à penser que la malveillance n'a pas été étrangère à cet événement. L'enquête que l'autorité va faire faire à ce sujet prouvera au public qu'aucune prévention contre ce système d'éclairage par le gaz ne doit être la conséquence de ce fâcheux accident. Le Théâtre de MADAME est éclairé par la compagnie Pawels.

#### AVIS.

Le sieur COUSIN FLORICOURT directeur du théâtre de Lille, ayant renoncé, à compter du 20 avril 1828, au privilège qu'il avait obtenu, laisse vacante la direction dudit théâtre pour la prochaine année théâtrale. En conséquence les personnes qui désireraient obtenir le nouveau privilège sont invitées à faire parvenir à la mairie de Lille, des soumissions contenant leurs offres et propositions, avant le 16 juillet prochain, jour fixé pour l'ouverture de ces soumissions.

~~~~~

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue St.-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.  
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

---

A ce Numéro est jointe la Planche 478.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.